

L'ÉTONNEMENT

Citations :

- « **S'étonner, voilà un sentiment qui est tout à fait d'un philosophe. La philosophie n'a pas d'autre origine** ».

PLATON

Théétète, 155 d, trad. M. Narcy, Paris, GF, Flammarion, 1999, 412 p.

- « C'est, en effet, **l'étonnement** qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit ; puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la Lune, ceux du Soleil et des Étoiles, enfin la genèse de l'Univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la Sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). **Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire.** Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à rechercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche, aucun intérêt étranger. **Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin** ».

ARISTOTE

Métaphysique, A, 2, 982 b 10, trad. Tricot. Paris : Vrin, 1970, pp. 17-18

COMMENTAIRE

Quoi d'étonnant à ce que la philosophie soit fondamentalement *étonnement* ? Quelqu'un qui ne s'étonne pas est soit blasé soit bien présomptueux.

L'étonnement philosophique entre secret et mystère

Mais s'étonner de quoi ? On peut bien sûr s'étonner qu'une « puce » électronique puisse contenir autant « d'informations » (textes, images, sons) numérisées (c'est-à-dire traduites en séquences de 1 et de 0 correspondant au passage ou non de l'électricité dans un circuit), que ce soit dans un ordinateur ou un appareil photographique numérique par exemple. Mais c'est là affaire de *technique*. Certes ce type de technique, comme d'autres, est « fascinant » et nous sommes ébaubis devant l'exploit et ce qu'il implique d'ingéniosité. C'est comme si un « secret » avait été percé : or les secrets sont destinés à être un jour ou l'autre percés, devenant ainsi des « secrets de polichinelle » (toutefois, compte tenu de l'avancée des sciences et des techniques, ces secrets demeurent énigmatiques pour beaucoup). Car l'étymologie nous rappelle que *secret* et *sécrétion* ont une même racine : *secernere* en latin signifiant *séparer* (« en vue d'une direction particulière »). Mais *secretio* désigne la séparation et la *dissolution* : un secret a vocation à sécréter, à s'écouler... Un secret est un « secrétaire » qu'on arrive à ouvrir après s'être demandé ce qu'il pouvait bien « cacher ». C'est question de serrurerie...

Par contre, l'étonnement devant, par exemple, l'*impossibilité* radicale de *concilier* de manière certaine et définitive la *croyance* en un Dieu ou en l'immortalité de l'âme avec une *connaissance* objective fondée sur un raisonnement logique et une expérimentation scientifique (à distinguer de « l'expérience de la foi »), cet étonnement donc reste entier. Nous sommes comme au seuil d'un *mystère* (pour reprendre les belles premières pages de V. Jankélévitch dans *Debussy et le mystère de l'instant*, Paris, Plon, 1989).

La philosophie au risque de la désespérance

Et si Aristote évoque la dimension philosophique des *mythes*, c'est précisément parce que la possibilité du merveilleux, qui nous attire, nous renvoie en même temps à la conscience de notre impuissance à prouver ce que nous admirons ou voudrions admirer. Et cette conscience, véritable « *intelligence de nos ignorances* » comme j'aime à le formuler, nous met en posture d'interrogation récurrente. Il ne s'agit pas d'une simple « question » à laquelle répondre, avec ou sans « joker », mais bien de la confrontation à un *problème* sans solution rationnelle tenable : les « systèmes » philosophiques qui ont tenté de tout expliquer se sont heurtés aux problèmes insolubles de l'origine, de la transcendance, de l'éternité, du destin, de la liberté, du mal, etc. Nous restons dans l'allusion, l'évasion et l'illusion. Et peut-être faudrait-il s'en contenter ? Mais la réflexion philosophique, en chacune et chacun de nous, *insiste*... Quel est le *sens* de cette vie trop souvent invivable ? Les hypothèses scientifiques reculent très loin en arrière l'espoir

d'une solution : le *Big Bang* par exemple, métaphore vulgarisée, tente de signifier un événement inaugural : mais un événement est-il un *avènement* ?... Le sens n'est pas un objet de connaissance, et même si on le prend pour tel il « rebondit » sur l'entreprise de connaissance : *quoi* chercher à connaître, et *pourquoi* ?

D'où, après l'espérance éventuelle suscitée par la philosophie, la déception et l'irritation de voir son *inutilité* foncière à répondre à nos interrogations fondamentales... Et Aristote, après Socrate et Platon, de rappeler que, justement, la philosophie n'a point pour objet une quelconque utilité sociale, mais consiste en l'invitation renouvelée à *ne pas abandonner les problèmes touchant à l'essentiel*, et donc au cœur de notre existence, à des *gourous* en tout genre qui nous « rassurent » : car leurs réponses ont un *coût* (affectif, idéologique, financier). Or le seul coût qui vaille n'a pas de prix. L'exhortation du poète Rainer Maria Rilke vaut pour une vie : « Ne cherchez pas pour l'instant des réponses, qui ne sauraient vous être données car vous ne seriez pas en mesure de les vivre. Or il s'agit précisément de tout vivre. *Vivez maintenant les questions* » (*Lettres à un jeune poète*, trad. M. B. de Launay. Paris : *Poésie/Gallimard*, 1993, p. 55). Encore une fois, *renoncer* est confortable et nous pouvons choisir la « *consommation* » (objets qu'on détruit, épuise, plus ou moins rapidement) dans l'oubli de notre propre « *consumation* » (sujet qui se détruit, s'épuise, plus ou moins rapidement) pour reprendre la subtile distinction introduite par Georges Bataille en 1949 : *La Part maudite. Essai d'économie générale. T. 1. La Consumation* (Ed. de Minuit, 1967, 232 p.).

Philosophie et pédagogie

L'être humain est un être social en interaction avec les autres. Et les réactions des autres sont souvent source d'étonnement. Nul doute que de tels étonnements soient féconds. Aujourd'hui, dans le vocabulaire, pour ne pas dire le jargon, pédagogique, on parle de « *conflits socio-cognitifs* » (cognitif, comme cognition, viennent du latin *cognitio* qui signifie connaissance). Des travaux de psychologie cognitive et sociale (comme ceux de W. Doise et G. Mugny, *Psychologie sociale et développement cognitif*, Paris, InterEditions, 1981, 199 p.) considèrent ainsi les interactions entre pairs comme source de développement cognitif dans la mesure où elles introduisent une confrontation entre des « conceptions » divergentes. Un premier déséquilibre interindividuel apparaîtrait au sein d'un groupe, comme une classe, puisque chaque élève étant confronté à des « points de vue » divergents prendrait ainsi conscience de sa propre *pensée* par rapport à celle des autres. Cela provoquerait un second déséquilibre dans sa pensée personnelle : il serait amené à reconsidérer, en même temps, ses propres « représentations » et celles des autres pour reconstruire ce qui est qualifié de nouveau

« savoir ».

La *vulgarisation* de tels travaux entraîne trop souvent des *confusions* : conceptions personnelles, points de vue, pensée, représentations, savoirs sont-ils des termes ou des expressions synonymes ? Si oui, c'est philosophiquement problématique car cela conduit à mettre sur le même plan opinion et connaissance, pensée et savoir, conception et représentation. Si ce n'est pas le cas, et les auteurs de base (Vygotsky L., Piaget J.) sont généralement précis, reconnaissons les risques d'amalgame, en tout cas à la réception. Lorsque des notions ou concepts nouveaux apparaissent, ils provoquent de véritables révolutions théoriques. Mais de nos jours, les révolutions théoriques sont facilement confondues avec des « révolutions néo-linguistiques ». C'est problématique, par exemple dans le champ de la formation des enseignants que je connais un peu. Pour moi, en tant que philosophe, un « conflit socio-cognitif » est un étonnement... Et l'étonnement, depuis Platon et Aristote, pour puiser dans notre tradition culturelle, suscite curiosité, questionnement et recherche. La recherche passe aussi par le dialogue, le *dia-logos*, la traversée et la discussion dans l'ordre de la pensée : la discussion argumentée et non le débat de « représentations » souvent induites par l'univers médiatique et les modes. Sans cette nécessaire distinction, le bavardage ambiant n'est guère... étonnant !

Le « commerce des idées » a *l'universel* comme horizon et comme souci, et non le « mondial » des opinions et intérêts dominants. Une démocratie vigilante et exigeante mérite mieux qu'une démagogie de la médiacratie et de la médiocratie.

Gérard GUILLOT